

Témoignage

Le Dieu qui ne convient pas Réflexion sur les demandes des chrétiens*

par Johann-Baptist METZ

Depuis la mi-septembre, les catholiques allemands sont invités à signer une “Demande du peuple de l’Église”, pour une “Église de frères et de sœurs”, pour la complète égalité en droit des femmes, pour l’abandon du célibat des prêtres et pour l’assouplissement de la morale sexuelle. Une pétition similaire “Nous sommes l’Église”, lancée en Autriche l’an dernier, avait recueilli trois cent mille signatures. Le théologien Johann-Baptist Metz, invité à exprimer sa position en face de ces initiatives et de ces propositions, y répond dans un ouvrage en cours de parution. Il plaide pour la réforme de l’Église, mais il redoute ce qu’il appelle une “modernisation opportuniste” du christianisme.

Je suis d’accord avec ces désirs de réforme, même si je ne partage pas tous les points de vue et si tous ne me semblent pas également importants:

- «Église de frères et de sœurs», par exemple, me semble trop romantique.

- Il faut que le célibat soit sauvé dans les ordres auxquels l’Église appelle.

- Réclamer plus d’indulgence pour les divorcés remariés ne doit pas conduire à mettre en cause le mariage.

Quelles sont les dimensions de la crise qui atteint le christianisme européen ? Ne s’agit-il vraiment que d’une “crise de l’Église”, auquel cas le remède serait relativement facile à trouver ? Comment se fait-il que l’Église évangélique, alors qu’elle est beaucoup plus accueillante à l’égard

* “Der unpassende Gott”, extrait de l’ouvrage de J.B. Metz, *Wir sind Kirche. Das Kirchenvolksbegehren in der Diskussion*, Fribourg en Brisgau, éditions Herder. A paraître en octobre 1996. Traduction de l’allemand par Françoise Suel.

du modernisme, se trouve affrontée aux mêmes problèmes ?

C'est que la crise est plus profonde. Je l'appellerais une "crise de Dieu" et, en ce sens, elle n'est pas simplement nationale ou confessionnelle. Elle ne concerne pas seulement les chrétiens et les Églises. C'est en quelque sorte la signature spirituelle de notre temps.

*
* *

Je demande à ceux qui veulent une réforme : pour vous y a-t-il encore de la place pour un "sacré" qui puisse échapper au discours de la modernité et aux turbulences contemporaines des voix et des tendances ? Où situerez-vous ce reste ? Dans la foi ? Dans la foi en Dieu ? Mais quel Dieu ? Un dieu qui nous convienne ? Ou bien le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, qui est aussi le Dieu de Jésus ?

Il n'y a pas de Dieu qui nous convienne absolument et en tout. Un tel Dieu, la Bible l'a déjà stigmatisé dans les «idoles», et la critique religieuse moderne l'a caractérisé comme «projection» ou «illusion».

Il faut donc nous en remettre à un Dieu qui ne convient pas, à un Dieu qui ne répond ni aux fantasmes de puissance du clergé, ni aux fantasmes psychologiques de réalisation des individus. Il faut nous en remettre à un Dieu qui ne nous fait pas seulement nous réjouir mais aussi crier, et finalement nous taire.

Ce Dieu ne peut pas être objet de réforme. De même que, dans la tendance moderne où l'on passe de l'histoire à la psychologie, on ne peut transformer le christianisme en une sorte de mythe gnostique de salut. On ne peut déclarer un christianisme plus «philanthrope», plus philanthrope naturellement au gré de notre bourgeoisie d'Europe centrale.

En ce qui concerne les relations entre l'Église et l'Évangile, je demande : est-ce que tout ce qui rend le christianisme si difficile à vivre et si peu tolérant à la modernité doit être mis sur le compte d'un système ecclésial à l'esprit étroit et opposé aux réformes ? Ou bien cela ne vient-il pas de l'Évangile, cela ne vient-il pas de Jésus aussi ?

*
* *

Autrefois, Jésus était considéré comme un personnage apocalyptique menaçant. Aujourd'hui, il est devenu un thérapeute philanthrope. Toujours

lui-même et son message ont été divisés, comme s'il était impossible de le suivre tout entier.

Malgré toute sa philanthropie, Jésus n'a-t-il pas évoqué qu'il y aurait des cris et des grincements des dents, n'a-t-il pas parlé de peine et de jugement ? Et n'a-t-il pas appelé à le suivre, ce qui est effectivement difficile à vivre ? Ne voulait-il pas nous attirer sur un chemin où nous devons toujours nous laisser affliger par le visage souffrant de l'autre ? L'autre, c'est-à-dire pas seulement le proche, mais aussi l'étranger, voire l'ennemi. Sa bonne nouvelle n'est pas celle de la banale religion civile.

Ce qui est difficile à vivre dans l'Évangile, le discours officiel de l'Église l'a trop exclusivement concentré sur la morale sexuelle individuelle. Le désir de réforme touche ici un point important. Mais il ne pourra s'imposer que si on réussit à formuler d'autres impératifs pour suivre Jésus, si on manifeste d'autres situations à vivre en conscience. Il y a de nombreuses propositions en ce sens, mais elles ont trouvé très peu d'écho, tant dans la hiérarchie que dans le peuple de l'Église.

Ne faudrait-il pas demander à nos frères et sœurs protestants ce qu'ils pensent eux-mêmes de ces catholiques qui veulent une Église qui existerait déjà chez eux ? S'en montrent-ils satisfaits ou préoccupés ?

*
* *

Toute réforme doit être payée son prix. Tout le monde doit payer ce prix, aussi bien les ministres que les fidèles qui réclament cette réforme. Si tous sont prêts à payer, cette réforme portera largement au-delà de l'Église. Elle pourra donner à l'Église une voix qui sera davantage entendue dans la lutte pour notre avenir, face à notre société en accélération, face à la croissante amnésie culturelle et à la perte d'orientation dans notre monde extrêmement individualiste. L'Église ne sera pas alors seulement une institution devenue elle-même plus démocratique, mais elle serait un partenaire fiable dans une société démocratique et dans un État de droit. Car celui-ci sait bien qu'il ne peut engendrer de lui-même les conditions morales et culturelles dont la société a besoin sans l'existence de l'Église.

Une véritable réforme de l'Église ne peut jamais être une réforme de l'Église seule.